

L'art du timbre-poste Miniature imposée

Christian-Marie Pons

Volume 35, numéro 139, juin-été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53765ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pons, C.-M. (1990). L'art du timbre-poste : miniature imposée. *Vie des arts*, 35(139), 44–47.

L'ART DU TIMBRE-POSTE

MINIATURE IMPOSÉE

Christian-Marie Pons

Le 6 mai 1840, est émis, en Grande-Bretagne, le Penny black – pour un penny, le profil de la jeune reine Victoria sur papier gommé – officiellement le premier timbre-poste et le coup d'envoi fécond d'une profusion de petites images bientôt circulant à travers l'ensemble du monde connu.

Au départ, donc, l'idée d'une vignette de papier, adhésive au verso, comme preuve collée de l'acquittement d'une taxe postale et, d'emblée, l'idée conjointe d'y figurer, à l'instar des médailles, monnaies et billets de banques, une effigie. En 1848, on peaufine l'invention en y ajoutant des perforations afin d'en faciliter la découpe. Dorénavant dentelé, le timbre-poste est arrivé à sa forme définitive. Voilà pour le raccourci philatélique.

Aujourd'hui, malgré fax, modem et autres technologies expéditives, pas moins de 100 millions de timbres, d'une valeur totale de 40 millions de dollars environ, sont mis en circulation annuellement au Canada seulement, que ce soit pour acheminer votre compte à Hydro-Québec ou pour agrémenter quelque précieuse collection.

Car très vite, le timbre est lui-même affranchi de sa fonction initiale de simple quittance pour s'entourer d'une esthétique propre, aux règles définies et bien particulières. Ne serait-ce, pour commencer, que l'insidieuse odeur de voyage des timbres des pays lointains aux figures pittoresques, ambassadeurs exotiques, opiniâtres messagers porteurs de nouvelles.

«Images d'utilité publique»¹, avec cette idée en tête les gouvernements émetteurs sauront spontanément inté-



Nérée de Grâce
*Le Centenaire de la première
convention acadienne.*

grer ce nouvel espace de représentation – si exigu mais combien diffusé – au service de leur propre édification. Dès son invention, le timbre est mobilisé, tout comme la monnaie,

comme émissaire de la glorification du souverain régnant, ou, plus largement, porte-parole des valeurs de l'état promoteur, lequel conserve jalousement la prérogative d'en décider le contenu: en France, par exemple, c'est le ministre des Postes et Télécommunications lui-même qui signe en dernier lieu l'approbation de la maquette d'un prochain timbre; chez nous, une commission gouvernementale spéciale autorise et contrôle tout nouveau projet.

Outre l'effigie royale (bien que le service des postes canadiennes soit autonome depuis 1848 et malgré le récent rapatriement de la Constitution, c'est toujours Elisabeth qui orne nos timbres à 39 sous) ou allégorique (la Marianne française, liberté et bonnet phrygien), l'imagerie des timbres-poste s'est largement diversifiée. Mais elle reste toujours éminemment dévouée à la gloire de l'État, des valeurs qu'il cautionne, des hommes qu'il consacre (une règle en vigueur: aucune personnalité – si édifiante soit-elle – n'a l'honneur de figurer au panthéon postal de son vivant). Assumant une fonction fréquemment commémorative (personnages illustres, événements notoires, découvertes majeures), les timbres sont toujours chargés d'un message: fierté du pays, soutien de nobles causes agréées ou publicité touristique (le Canada: ses jeux olympiques, sa tour du CN, ses hivers légendaires, sa visite du Pape, ses derniers bélugas).



Hans Memling
La Mère et l'enfant.
Timbre de Noël 1978.



Roger Hill
Série Sciences et technologie - Inventions
canadiennes, transports.
Émission célébrant la Fête du Canada en 1986.
(Photos gracieuseté de la Société canadienne
des postes)

Art officiel, art de commande, mais néanmoins images derrière lesquelles il ne faut pas oublier le travail, souvent obscur, d'artistes au burin méticuleux, œuvrant sous le foyer des loupes binoculaires la gravure minuscule. L'art du timbre est un art de miniature (rarement plus d'un pouce carré) aux contraintes spécifiques: outre la raison d'état du motif et les mentions obligées (nom du pays émetteur, valeur monétaire) le design proposé se doit d'être assez simple pour rester lisible dans sa réduction; il se doit d'être assez complexe cependant pour décourager les faussaires. La technique initiale, dite «typographique» (gravure en relief), a rapidement été relayée par celle de la taille douce (gravure en creux) que certains pays continuent de préférer aux techniques plus récentes et plus souples. La plupart des timbres français, monégasques et scandinaves notamment s'imposent cette technique qui exige nécessairement le travail de ces formats miniatures, en dimensions réelles, sur cuivre ou acier doux. Ces conditions d'exécution particulières requièrent de la part du graveur une habileté remarquable et une grande précision. Pour beaucoup d'amateurs de timbres, un «vrai» timbre reste un timbre gravé. Depuis plus de trente ans, Yves Baril semble le dernier grand maître, au Canada, de cette technique, appelée plus ou moins à disparaître. L'arrivée de l'offset, de la photogravure va permettre aux illustrateurs de réaliser leurs originaux à plus grande échelle et de penser polychromie, ajoutant ainsi une certaine liberté, une certaine modernité au design, dégagé des contraintes de la gravure, même si la plupart sont cantonnés dans une figuration relativement traditionnelle. Si les Pays-Bas sont célèbres pour la hardiesse de leur graphisme, le Canada le serait pour ses prouesses techniques de reproduction (mariage de la gravure sur acier et de la photogravure, ou impression en relief et litho 4 couleurs).

D'un autre côté, ces procédés récents d'impression permettent l'emprunt d'images initialement non conçues pour le timbre, rendant ainsi possible la constitution d'un «Musée imaginaire» de poche, (série d'icônes de la Renaissance tirées des collections de la Galerie Nationale pour Noël 1978, collection sur l'art inuit - sculpture et dessin (1979), tableaux de peintres canadiens: Paul Émile Borduas, Marc-Aurèle Fortin, Frédéric Varley - du Groupe des sept - ils tiennent tous dans le creux de la main). «Les îles aux sapins», d'Arthur Lismer, a suscité l'émission d'un timbre (1970) proportionnel aux di-

mensions du tableau original. Musée imaginaire condamné pourtant à la macule inévitable des oblitérations postales.

En 1969, la Société canadienne des postes créait un «comité consultatif de l'esthétique», composé de spécialistes des arts plastiques, de l'imprimerie et de la philatélie, chargé d'estimer la valeur artistique des projets.

L'art du timbre

Parler d'art à propos de timbres? L'univers des collectionneurs – la haute félichsation de ces bouts de papier de quelques sous – ne laisse aucun doute là-dessus. Et la Société ne s'y trompe pas; en terme de marché, deux types d'émissions y sont clairement distingués. D'un côté, les «timbres courants», périodiquement réédités suivant les besoins. Ce sont les timbres de tous les jours pour le commun des facteurs; ils n'ont guère d'intérêt (à moins qu'ils ne recèlent quelque difformité imprévue), autre que celui d'assurer tant bien que vaille l'acheminement de nos effusions épistolaires. D'un autre côté, les «timbres commémoratifs». De facture plus soignée, ceux-là ont tous les honneurs d'un lancement orchestré: publicité, dévoilement le jour anniversaire de l'événement auxquels ils sont dédiés, oblitération spéciale «Plis Premier Jour Officiel», durée de vente restreinte et toujours édition originale. Tout est fait pour forcer la rareté au sein des diffusions massives fonctionnelles (il est courant qu'un timbre commémoratif soit tiré à 15 millions d'exemplaires). Si l'on ajoute à cela, l'attrait des spécimens victimes d'erreurs techniques, la spéculation va bon train et Sotheby's n'en dédaigne pas les encans. Certaines collections valent des millions et certains timbres sont précieux comme toiles de maître (au Canada, un des «grands timbres de la reine», le spécimen à 12 cents de 1868, est coté 90.000 dollars; sur le marché mondial des enchères, les timbres les plus recherchés tournent aujourd'hui autour du million de dollars américains).

La quête de l'original, la découverte de l'un d'eux, suscite autant de passions que l'exhymation d'un Rembrandt égaré. Les collectionneurs ont leurs spécialistes en expertise qui, brucelles, compte-fils et odontomètre² en main, vérifient l'impression et la texture du papier, analysent la composition de la colle et la répartition des dentelures. Le moindre défaut d'impression devient gage de rareté, et hausse la cote de certains timbres, banals sans cela, aux prestigieuses ci-

mais philatélistes: nostalgie de «la princesse en pleurs», 1935, (une poussière d'étain qui emballait les poinçons s'est collée sous l'œil de la princesse Élisabeth et ajoute une larme imprévue sur certains timbres de la série) ou curiosité du monstre recousu (dans les années soixante-dix, un haut de feuille non perforée par inadvertance a été respectueusement passé à la machine à coudre par un maître de poste de Saskatchewan) – les anecdotes du genre pullulent dans le milieu philatéliste.

Tout comme le papier monnaie, mais plus comparable en fait aux œuvres d'art, le timbre de collection attire régulièrement les faussaires (exemple fameux dans les années trente de Jean de Sperati, arrêté à la frontière suisse avec une impressionnante collection de timbres rares, tous de sa main. Il fut accusé de passer clandestinement des valeurs dont le transfert était interdit. Le pauvre Sperati eut bien du mal à démontrer que sa collection était fausse, et donc ne valait rien. Plus tard, en prison, car il y séjourna quand même pour fraude, la probité du fameux contrefacteur dût à maintes reprises souffrir des expertises qui déclaraient originales ses contrefaçons trop habiles.)

Reste, en marge des timbres, l'attrait des détournements qu'ils inspirent aux artistes (dans le sillage du mail art): des insertions de timbres dans l'œuvre (celle-ci prolongeant le hors-champ de ceux-là) à la Douanier Rousseau, ou Folon, (ces dernières années au Québec, par exemple, les enveloppes d'Édouard Lachapelle ou les cartes postales faites à la main de Normand Cousineau), aux mises en place conceptuelles de Boyer-Viger, dans lesquelles la présence de timbres étrangers dûment oblitérés suffisait à elle seule à valider la pertinence internationale du projet des deux artistes montréalais. Ou encore, plus récemment, la découverte de Serena Carone (en France) qui peint si méticuleusement ses mariannes, en trompe-l'œil, directement sur l'enveloppe, que les Postes n'y voient que du feu, ne réalisant même pas que d'un timbre à l'autre Marianne, officiellement de profil, tourne tranquillement la tête côté nuque, côté minois, jusqu'à faire un clin d'œil au postier abusé. Aux dernières nouvelles, la justice n'a su trancher entre le délit et l'art. ■



1. cf. *Images d'utilité publique*, CCI, Centre Georges Pompidou, Paris, 1988.
2. Réglette servant à mesurer le rapport des perforations.